

chisse sur la France, soit qu'on tourne les yeux vers l'Italie, vers l'Angleterre, vers l'Allemagne, il faut une foi bien vive en Dieu et en l'avenir pour ne pas désespérer. Quand on considère les plaies vives et profondes qui ulcèrent les nations Européennes, quand on compare toutes les haines qui sont allées dans les cœurs, quand on est témoin de tant d'irréligion, franchement on se donne peur et on se demande quelle est la main qui nous tirera au bourbier dans lequel nous sommes plongés. Nous approchons de 1852 et, je le dis à ma honte, je vois des milliers de français joyeux de penser que la France sera lancée dans toutes les horreurs de l'anarchie à cette époque. Pauvres ! pauvres gens ! s'ils voyaient sur mon visage combien parfois je suis honteux d'être français !...

M. L. M. C.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 17 OCTOBRE 1851.

PREMIERE PAGE:—Correspondance Lyonnaise.

FUILLON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES.—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

La dépêche télégraphique contenant un sommaire des nouvelles apportées par l'Atlantique, arrivé mercredi, n'offre rien d'important à en extraire.

Le résumé des polémiques de la presse rouge en France contre ses adversaires ne déroge pas à ses antécédents bien connus. Il semblerait que l'approche de 1852 rend nécessaires aux fins qu'elle se propose les appels réitérés qu'elle se permet aux préjugés, aux passions, et même à la bonne foi de ses lecteurs prévenus ou bénévoles. Il plaît à ces écrivains qui se donnent la mission d'instruire, sans toutefois parler au peuple de ce qu'il lui importe le plus de connaître, d'exhumer de leur fonds historiques le souvenir des vieilles institutions, des lois pénales anciennes, des têtes abattues et de l'empire d'une législation qui n'existait plus de fait même avant la révolution de 1789, pour en attribuer l'odieuse qu'ils en font dériver aux ordres religieux du jour, aux partisans de la liberté rationnelle et possible, à tous les penseurs enfin qui ne veulent pas être démocrates. Une des beautés de leur système—ou plutôt leur idée fixe—consiste à proscrire ou exalter quelque chose selon l'opinion qu'il défend ou le coup de l'habit qu'il porte. Il était réservé aux conceptions démocratiques de produire ce résultat inhumain tout en proclamant à la face du monde la liberté de penser sans frein et sans limites. Dans ce système on n'est pas étouffé de ce que la conspiration lâche et ténébreuse cherche à triompher en tant de lieux à l'avantage du principe révolutionnaire; de ce que les plus nobles propensions de l'humanité soient de tout point méconnues ou calomniées. C'est à Paris, dans ce pays des philosophes, que le sicaire des sociétés secrètes, que ses maîtres dans la presse ne désavouent pas, se trouve à côté de ces apologistes secrets, des défenseurs avoués; à Paris, que le missionnaire martyrisé en Chine est impitoyablement diffamé; à Paris, enfin, que, selon l'expression d'un éminent écrivain du jour, on pourrait dédier aux copypistes du socialisme un "in-folio qui ne renfermerait que l'histoire abrégée de la misérable humanité, contrainte par quelques pervers à lutter contre Dieu, pour obtenir de lui la faculté de s'annuler."

Cette phase de la propagande que se font les idées nouvelles en France est très sensible en ce moment de calme politique. Mais une puissante réaction morale devra naître de cet excès même.

Il existe à Montréal une presse fanatisée au-delà de toute conception, et ce trait de ca-

ractère n'en est que plus odieux chez elle parce qu'il s'inspire journalièrement à la source sacrée de la religion. Pour le moment nous parlons que du *Montreal Witness*, qui se fait un besoin de mentir à son titre pour calomnier à la fois les membres du clergé catholique et les canadiens-français en général, qu'il n'aime pas davantage. Cette feuille ne va pas toujours au loin chercher un aliment à ses narrations mensongères; c'est Montréal qu'elle prend pour scène, et ce sont les prêtres catholiques qu'elle se choisit pour acteurs. Afin d'intéresser à son genre de prosélytisme anti-catholique, elle suppose, ou plutôt elle affirme que des membres du clergé de notre communion doivent les progrès qu'ils font dans la prédication de la vérité (qui le croirait!) aux *bouteilles d'eau bénite* et aux *bonbons* qu'ils colportent aux *enfants protestants de l'école*, dit-elle, de les convertir.

Qui a fait ces choses, quels enfants y ont été concernés, à quelle époque et dans quel lieu se sont-elles passées? c'est ce qu'il n'importe pas au *Montreal Witness* d'établir; ainsi nous n'en demanderons rien au bataillon l'évangélique éditeur du *Witness* qui approuvait la moralité de l'assertion pure et simple. Mais nous observerons volontiers que la feuille qui ose à ce point insulter à la bonne foi de ses lecteurs, est peu digne d'être l'organe de la population dissidente de cette ville, généralement connue pour son esprit de justice et pour la liberté de ses sentiments.

Nous remarquons dans le *Montreal Witness* beaucoup d'articles dans un sens religieux ou conforme aux vertus publiques et privées du citoyen, mais ses rédacteurs ont oublié, peut-être à dessein, d'y insérer un chapitre sur le mensonge.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Le 29 août, deux luthériens sont rentrés dans le sein de l'église et ont fait abjuration à Cimsa, entre les mains de Mgr. l'archevêque de Trani et Nazaret, qui, après les avoir baptisés s'unis conditionnellement à la sainte communion et les a confirmés.

—On écrit de Chieri, le 15 septembre, à la *Campana* de Turin :

Hier a eu lieu la fête qui se célèbre tous les ans dans notre ville en l'honneur de la sainte Vierge dans son annunciation et en mémoire d'un prodige opéré par son intercession en 1651, dans la personne d'un muet qui recouvra la parole. Que la *Gazetta del Popolo*, qui nie stupidement les miracles, se moque si elle veut de ce fait, dont la réalité est prouvée par les documents les plus authentiques. La crainte de ces sottises vieilleries n'a pas empêché le clergé, la municipalité, la garde nationale et un peuple innombrable d'assister avec le plus vif sentiment de foi à cette solennité. Les Evêques de Fossano et de Pignerol y ont officié pontificalement."

—Le *Belfast-Newsletter* publie un mémoire adressé à lord Palmerston par l'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne irlandaise pour prier Sa Seigneurie d'intervenir en faveur de la liberté de conscience des chrétiens de Rome, de Naples et autres pays soumis au pouvoir spirituel du Pape. Voici la réponse de lord Palmerston au sujet :

"Foreign-Office, 20 août 1851.

"Monsieur, lord Palmerston me charge de vous adresser réception de la pétition de l'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne d'Irlande, pétition tendant à ce que le gouvernement de Sa Majesté use de son influence pour obtenir la liberté de conscience des chrétiens de Rome, Naples et autres pays. Je dois vous dire que le gouvernement de Sa Majesté est pleinement convaincu de la vérité et de la justice des principes exposés dans cette pétition et qu'il n'a laissé ni ne laissera échapper aucune occasion de recommander l'application de ces principes aux autres gouvernements, en tant que cela est conciliable avec le respect dû à l'indépendance internationale et qu'il peut en sortir un résultat utile. Je suis, etc. H. W. ADINGTON.

"An Rév. Robert Park, clerc de l'assemblée générale, à Ballymoney."

Nouvelles de Rome.

Une correspondance de Rome du 14 septembre contient ce qui suit :

Il y a sur la place Navone un magasin considérable de dragées et d'épicerie, qui fut érigé entre l'église Sainte-Agnès et la rue de la Place. Le fonds appartient à M. Mengacci, fils de celui qui afficha sous Pie IX la bulle d'excommunication contre Napoléon et qui a précisément conservé les nobles traditions d'attachement au Saint-Siège que lui léguait un tel père. M. Mengacci n'exploite point par lui-même le fonds de commerce de la place Navone; il le fait gérer par des commis, mais chaque soir il se rend de son palais de la rue Ripetta à ce magasin pour voir un peu ce qui s'est fait dans la journée, et aussi pour y tenir la conversation d'un certain nombre d'amis dévoués comme lui à la défense de l'Eglise et de la société. Il est de plus accompagné ordinairement par quelques-uns de ses fils, car Dieu lui a donné une nombreuse famille.

Le soir du 9 septembre, M. Mengacci s'était rendu, selon sa coutume, à son magasin de la place Navone, avec un de ses enfants. Il y trouva quelques-uns de ses habitués, au nombre desquels étaient le brave capitaine Galanti, des carabinieri, et deux ecclésiastiques. La conversation s'était engagée, et M. Mengacci père, s'étant assis à un bureau pour examiner les livres. Les chahands, d'un autre côté, continuaient à faire leurs emplettes, et le magasin était encombré de monde, car il n'était encore que huit heures du soir.

Tout-à-coup on entend au dehors des acclamations, des cris d'indignation, un bruit auquel on ne peut rien comprendre. Voici ce qui s'était passé pendant que, dans l'intérieur de la boutique, on devisait, on jasnait, on satisfaisait la pratique.

Deux hommes chargés d'un panier s'étaient arrêtés devant la porte du magasin qui donne sur la place, y avaient déposé leur fardeau, et après une pause de quelques minutes ils s'étaient éloignés. Leur panier, qui n'était pas tout à fait vide des paysans qui viennent étaler sur ce point leurs paniers de légumes et de fruits, avait déjà excité un peu l'attention d'un des gardiens; mais il est probable qu'il n'y eût pas regardé davantage si, par bonheur, il n'eût aperçu sortir du panier une faible lumière. Il s'avança alors pour voir ce que c'était, et il se trouva bientôt en présence d'une machine infernale dont la mèche tout allumée jetait l'éclair qui l'avait attiré. Il était temps d'arriver; une minute de retard, et la machine eût éclaté, car la poudre allait être atteinte par le feu.

Les cris de cet homme eurent bientôt attiré une foule considérable. La machine avait la forme d'un canon de deux pieds de long environ, dont la bouche était dirigée vers le groupe des Mengacci, du capitaine Galanti et des autres habitués, qu'il était facile d'apercevoir à travers la porte vitrée. C'était un cylindre de bois très solide, fortifié par des cercles de fer, et percé dans la plus grande partie de sa longueur d'un trou offrant un diamètre de deux ou trois pouces. La charge se composait de trois livres de poudre, de vingt-cinq ballons, etc. d'une assez grande quantité de morceaux de vieux fer et de verres cassés. Il y avait de quoi tuer toutes les personnes désignées à la mort par la secte démagogique, plus les gardiens de boutique, plus les chahands qui se trouvaient dans le magasin, plus même un certain nombre de passants, car une partie des projectiles se fut nécessairement écartés et n'aurait pas manqué d'atteindre les personnes qui, à cette heure, débouchaient en grand nombre de la rue de la Place.

Voici les exécutions qui en sont venues la démocratie romaine! Voilà ses actes! Elle peut en être fière; nul pays n'a des fastes aussi sanglants!

La famille Mengacci, en reconnaissance de la préservation providentielle de son chef et de ses autres personnes menacées, fait faire un triduo, auquel assistent sans doute les Nardoni, les Squaglia, les Orlandi, les Dandini et tant d'autres qui ont échappé, dans ces derniers temps, au poignard ou aux bombes de la démocratie, par une protection spéciale de la divine Providence.

Mgr. Patrizi, cardinal-vicaire, a émané le 12 septembre, un mandement que publie le *Journal de Rome* et dont voici les principaux passages :

"Nous avons appris avec le plus vif chagrin que, ces jours derniers, quelques personnes sans foi avaient osé porter leurs mains sacrilèges sur une des images de la sainte Vierge Marie, qu'on rencontre assez souvent. Rome, en cette affligeante rencontre, n'a pas démenti son caractère, elle a montré les sentiments qu'elle porte à la plus sainte créature sortie des mains de Dieu. Nous ne dirons pas quels regrets, quelle horreur elle a exprimés pour l'injure faite à l'auguste Mère de Dieu. Les Romains n'en devaient pas rester là, ils ont voulu réparer cette injure; beaucoup d'entre eux se sont réunis, ils ont placé la sainte image dans une église publique, où ils ont fait célébrer un service pendant trois jours, et l'ont ensuite remplacée pieusement au lieu même où elle avait été insultée. Pour nous associer à une pensée si éminemment pieuse et édifiante, nous permettons que dimanche, lundi et mardi prochains, 14, 15 et 16 de ce mois, l'image de la sainte Vierge reste dans l'église de S. Andrea della Valle, exposée à la pitié et à la dévotion des fidèles, jusqu'à l'exposition et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Le Saint-Père a daigné concéder indulgence plénière à quiconque, ayant reçu les sacrements, assisterait au moins deux fois à cette fonction sacrée, et l'indulgence partielle de trois cents jours pour chaque fois qu'il y assisterait. Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire."

—On écrit de France:—Nous apprenons que, dans plusieurs rapports adressés par les préfets au ministre de l'intérieur, il est question de la formation, dans plusieurs localités, de bandes de mauvais sujets dont le but serait de jeter la désolation dans les campagnes, en incendiant les fermes et les récoltes en merles. Ces rapports sont confirmés par les nouvelles qui nous arrivent de divers points de la France. Partout l'autorité s'apprête à une répression énergique, et les cultivateurs eux-mêmes ont déjà fait plus d'un exemple. Mais les forces dont les départements peuvent disposer ne sont pas toujours suffisantes; aussi regardons-nous comme indispensable la prompte création de nouveaux bataillons de gendarmerie mobile.

Politique Locale.

On met en circulation plusieurs plans de recomposition du Cabinet. Le *Toronto Patriot* contient la liste suivante qu'il donne pour celle du ministère nouveau :

- Inspecteur général Hon. F. Hincks.
- Commissaire de la couronne Hon. A. N. Morin.
- Secrétaire Provincial Hon. J. Leslie.
- Receveur-général Hon. E. P. Taché.
- Maître de Poste Général Hon. Jas. Morris.
- Président du Conseil Hon. Jos. Bourret.
- Procureur-Général Ouest M. Drummond.
- Docteur Doct. Est M. Richards.
- Solliciteur-Général Ouest M. J. S. Macdonald.
- Docteur Doct. Ouest M. Cartier.

Le *Herald* d'hier donne cette autre version :

- Président D. Rolph.
- Secrétaire M. Morin.
- Inspecteur-Général M. Hincks.
- Maître de Poste Général M. M. Cameron.
- Commissaire de la Cour. M. James Morris.
- Avocat Général Ouest M. Richards.

On ignore quels seront les Solliciteurs-Généraux. Un rapport authentique ne tardera pas à voir le jour.

Voici le compte-rendu que nous appellerons officiels de l'Assemblée convoquée lundi soir sur la réquisition du parti démocratique, au Quartier St. Laurent :

"A une assemblée des électeurs du quartier St. Laurent, convoquée par MM. A. Jodoin, J. A. Gagnon, Dr. Tavernier, Dr. Coderre, F. X. Boncher, N. Anclair, N. Colvrette, J. Lambert, Jos. Doucet, J. A. Hawley, J. A. Pinget, Jos. Leduc, Ls. Siméon, tenue au coin des rues St.-Denis et Ste.-Catherine, dans le haut de la maison de M. Caty, MM. Amable Jodoin et David Peltier furent en opposition l'un à l'autre proposés comme président; sur division, M. David Peltier ayant réuni en sa faveur la pluralité des suffrages, fut appe-

lé à présider l'assemblée et L. Bôtournay, Sec., fut nommé secrétaire.

La seule proposition sur laquelle l'Assemblée fut requise de donner son opinion, consista dans la réquisition faite au président de recueillir les opinions des personnes présentes sur la conduite du ministre Lafontaine-Baldwin en faisant passer à la droite du fauteuil ceux qui approuvaient la conduite de cette administration et à la gauche ceux qui la désapprouvaient. La presque totalité des assistants ayant passé à la droite du fauteuil, l'Assemblée fut ajournée.

(Signé.) D. PELTIER, Président.  
(Vraie copie.) L. BËTOURNAY, Secrétaire.  
Montréal, 13 octobre 1851.

Il suit de ce document que la presque totalité des assistants, en se prononçant d'une manière favorable sur la conduite du ministre Lafontaine-Baldwin, a émis un véritable vote confiant dans les principes qui ont dirigé cette administration. C'est le résultat clair et simple de l'appel adressé aux électeurs du Quartier St. Laurent par les démocrates, et tout différent que paraisse être ce résultat de celui qu'ils avaient anticipé, il n'en exprime pas moins le sentiment de pluralité des citoyens sur les choses mêmes qu'il importait de soumettre à leur appréciation d'après l'avis de convocation et le programme connu des convocateurs.

Hier a circulé de par la ville un deuxième *Bulletin Electoral* contenant un rapport circonstancié sur la réunion dont il s'agit. D'innombrables accusations y sont formulées contre plusieurs citoyens des classes instruites auxquels on reproche d'avoir organisé dans le secret un complot à l'effet d'empêcher toute discussion. Nous distinguons ici les personnes avec les raisonnements; mais, s'il est vrai que le désordre est toujours à déplorer, il est certain aussi que du fait même de cette atteinte portée à la liberté de discussion par les électeurs, il ressort évidemment et est fait que leur opinion véritable était antérieurement formée, et que les opinions qu'ils n'ont pas voulu pas discuter étaient précisément celles qu'ils reprochaient parcequ'elles leur étaient antipathiques.

D'après une disposition aussi manifeste chez les électeurs, il est probable qu'une discussion en règle soutenue de part et d'autre par les orateurs de deux partis, se serait déroulée par une déclaration également significative contre les plans ultra-démocratiques et en faveur de l'administration Lafontaine-Baldwin. Il faut bien en définitive se résoudre à croire que les électeurs possédaient quelques notions en politique constitutionnelle dès avant la convocation de la trop fameuse assemblée.

On nous informe, et nous le tenons de bonne source, que la presque totalité des personnes qui assistaient à la réunion de lundi soir, sont des électeurs qualifiés. L'auteur du *Bulletin* qui s'est efforcé d'énumérer les témoins; il porte à 300 le nombre des électeurs, à 200 celui de leurs adversaires. Est-ce que la *qualité* des électeurs présents qui se sont prononcés pour l'administration Lafontaine-Baldwin s'étant recrutée dans les rangs de messieurs les démocrates?—Evidemment le *Bulletin* se trompe.

Des centaines d'immigrants de la Grande Bretagne sont débarqués dernièrement à Québec, sans argent, sans pain et sans azile. Leur sort, fait pour éveiller de pitié, est le sujet d'un article de *Quebec Times* dans lequel l'éditeur raconte de quel amer déception ces malheureux ont été les victimes. Ceux dont nous parlons, originaires des montagnes d'Ecosse, avaient été induits par un riche propriétaire de leur pays, le Colonel Gordon, à venir en Amérique chercher meilleure fortune. Malheureusement, ils n'ont trouvé ici que misère à leur arrivée, le peu de ressources qu'ils s'étaient ménagées ayant passé pour les frais de voyage qu'on leur avait fausement promis d'acquitter avant le départ.

On prétend que, menacés de disette dans leur mère-patrie, M. Gordon, dont ils étaient les tenanciers, résolut de les expédier pour l'Amérique dans l'intention peut-être de se débarrasser lui-même d'un fardeau. Ce qu'ils allaient devenir sur ce continent n'avait pas été pour lui un sujet de préoccupation; il ne

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.  
C. D. V.

CHAPITRE PREMIER.

Au moment où nous reprenons ce récit, quarante-quatre ans se sont écoulés; près d'un demi siècle. Combien de dévouements de toute nature, combien de semblables périodes, la vie d'un homme ou la vie d'une nation? La même fatalité des passions humaines s'attache à toutes les deux.

Étrange volonté du destin qui remue toute chose en ce monde comme fait la tempête déchaînée des flots de l'océan.

Que de transformations multiples à subies cet énigme indéfinissable que l'on appelle le pouvoir! Que de souvenirs, appartenant tous à l'histoire, s'entassent et se heurtent pélo-

le! Le premier consul, devenu empereur, faisait litière dans son heureuse audace de têtes couronnées et rêvait comme César la conquête du monde. La restauration ramenant l'ancienne monarchie de St. Louis et de Henri

IV, jetait au milieu de la noblesse napoléonienne la vieille noblesse exilée et proscrite qui inscrivait des siècles sur ses parchemins jaunés.

Puis, la grave et vigoureuse figure de l'Empereur, souvenir vivant et héroïque, un cœur de la nation, devant lequel semble, tout-à-coup, s'évanouir comme un fantôme la monarchie à peine ressuscitée.

Mais n'entendez-vous pas déjà gronder le canon de la bataille et sonner le tocsin d'alarme?...? Ne voyez-vous pas, vers le Nord, le ciel qui se rougit de flammes éblouissantes, la terre qui se couvre d'une moisson de sang?

Tous les échos crient: *Waterloo!* nom funèbre qui rappelle une triste et immense trahison, une punition de Dieu. Défaites! défaites! devait être une victoire, tombeau de tant de gloires étouffées en un jour!

Après *Waterloo*, le rocher Ste. Hélène! Après le rocher de sainte Hélène, l'agonie!

La France hatelante d'émotions, vivait au pas de course, le sac sur le dos, l'incertitude dans la pensée, le doute dans le cœur. Déchirée sans cesse par la volonté du destin, elle écoute piétiner sur son sein menétri cette étrange fantasmagorie d'événements qui prennent chacun tant de noms différents et autour desquels coulent toujours soit du sang, soit des larmes.

Voilà, hélas! ce qui fait le malheur de notre siècle.

Voilà ce qui a engendré en lui le manque de foi et l'absence de conviction, deux choses sans lesquelles le doute habite sans cesse en nous, trône triste et funèbre.

Pauvre France! au milieu de cette tempête politique qui la bouleversait sans cesse, elle a sucé le lait de l'inconstance. Elle s'est faite amoureuxse de l'inconnu, amante des révolutions, qui ne sont autre chose que le régime de ce qui n'est pas.

Ce sable mouvant qui a brûlé les pieds de l'enfant, réagit à son insu sur le cerveau de l'homme; car la foi est bien plutôt une tradition qu'une vertu de cœur. On s'habitue à elle comme on s'habitue à un respect; et le passé, hélas! s'il est un enseignement, est aussi, le plus souvent, une semence que récolte l'avenir.

Il y a une triste vérité à dire: c'est que la pensée humaine, si elle n'est un fleuve régénérateur dans lequel se retrempe et se vivifie les forces humaines, est un torrent qui engloutit et renverse plus souvent que les avalanches détachées du sommet des Alpes.

Malheur! malheur au siècle qui la laissera couler déchaînée et sans entraves sur le monde civilisé! Nous marchons par la négation de toutes choses, à l'athéisme le plus absolu; fils effrontés de Voltaire, c'est à peine si nous croyons à l'honneur de notre père et à la vertu de notre mère; nous rions de tout, du bien comme du mal; le vice a son pavois, la débâche son excuse; la vieillesse a été débaptisée: elle s'appelait *expérience*, elle s'appelle aujourd'hui *décépitude!*

Oh! la belle route en vérité que celle qui conduit à la sécheresse du cœur et qui fait, pour tous, le chemin rude et desséché!... Il semblerait que nous vivions dans un monde de ténèbres et que l'héritage glorieux de

Charlemagne, de St. Louis, de François Ier., de Henri IV et de Louis XIV, ne soit plus qu'une débris, en guenilles, à jeter aux orbes!

C'est ce qui a fait la révolution de 1830. C'est ce qui, dix-huit ans plus tard, a fait celle de 1848.

Ces deux révolutions sont sœurs par la pensée et par l'ingratitude.

Après l'une, il s'est trouvé un homme qui a relevé un morceau du trône et envoyé la roue révolutionnaire pendant 18 ans; mais, après l'autre, il ne s'est trouvé que des sèches sans cervelles et des poitrines sans cœur; des hommes dépravés, ceux-ci par l'ambition et la débâche, ceux-là par les orgies émentières des estamnets de carrefours; la plupart ramassés dans les bas-fonds de la société.

C'est au milieu de cette tourbe dépravée des fiers républicains de la veille, que se déroule notre second dr. m. Il n'a pu dépendre de ces messieurs que la boue dans laquelle il se trainera malgré lui ne soit changée en sauge. Aujourd'hui que la France en fait raison et qu'elle les a repoussés loin de son sein qu'ils voudraient souiller et déchirer encore, peut-être la leçon portera-t-elle son utile enseignement, et les fruits mûris de l'expérience tomberont-ils de l'arbre si violemment agité.

Avant d'entrer dans les événements de cette histoire, qui sont tous d'hier et d'aujourd'hui, il était impossible de ne pas jeter ce regard en arrière. Pour bien s'entendre, il faut appeler chaque chose par son nom.

C'était au mois de novembre 1847. A Paris, dans la rue Ste. Croix de la Bretonnerie, à l'extrémité où elle va se perdre dans la rue vieille du temple, est une porte bâtarde ouvrant sur une petite allée fort sombre à l'extrémité de laquelle se trouve un escalier plus sombre encore, car il ne reçoit le jour que par de petites lucarnes très distancées les unes des autres.

C'est dans cette maison, au troisième étage, que demeure un Italien avec lequel les lecteurs doivent faire connaissance, qu'ils le désirent ou non.

Cet Italien s'appelle Mazzini. Est-il besoin d'ajouter que c'est un réfugié politique? tous les Italiens qui ne sont pas en Italie sont des réfugiés politiques. C'est un résultat de l'hospitalité des nations entre elles.

L'appartement du *signor* Mazzini se compose de deux pièces principales: une chambre fort petite et fort nue, dans laquelle il couche; un cabinet dans lequel il travaille et reçoit; car le *signor* Mazzini reçoit au moins autant qu'il travaille.

Ce cabinet est fort sale, fort poudreux, comme le sont tous les cabinets d'usuriers ou d'agents d'affaires; de tous côtés existent éparés, sans aucune corrélation entre eux les objets les plus différents. En face de la cheminée, il y a une sorte de bureau à casiers, et, par un étrange contraste, malgré ce désordre apparent, tous les papiers de ce bureau sont numérotés et classés avec soin.

(A continuer.)